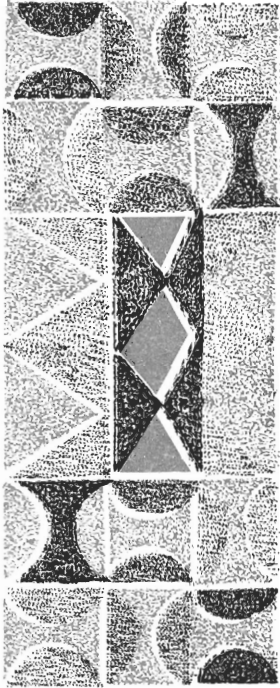
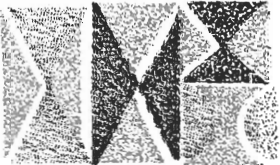


Travaux et documents de géographie tropicale



N°57



DEC.1986

VENEZUELA ENVIRONNEMENTS ET CHANGEMENTS

tome 1



Centre d'Etudes de Géographie Tropicale

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LE RENFORCEMENT DE LA PETITE PAYSANNERIE DANS UNE VALLÉE ANDINE

I. Ch. TULET

*Chargé de Recherche (CNRS),
Groupe de Recherche sur l'Amérique Latine (GRAL),
Université de Toulouse-Le Mirail*

M. ATAROFF

*Enseignant-chercheur, Groupe Ecologie végétale,
Faculté des Sciences, Université des Andes, Mérida*

RESUME

El Molino et sa région dans les Andes de Mérida, donne la preuve que même les milieux les plus isolés du Venezuela connaissent des transformations profondes, liées à la croissance et à la diversification de la consommation urbaine autorisée par la richesse pétrolière.

Ces changements tiennent compte des héritages et de la diversité des situations locales. Les vallées les plus élevées, les plus froides, se trouvent à présent valorisées vis-à-vis des terres les plus chaudes, grâce à leurs possibilités en cultures maraîchères de toute sorte. Mais on n'assiste pas uniformément au même scénario : l'isolement prolongé de la région d'El Molino et le maintien de difficultés dans les communications entraînent, dans ce cas, un renforcement de la petite paysannerie locale. Les exploitations les plus grandes se sont morcellées entre les nombreux descendants de chaque famille, tandis que les paysans sans terre quittaient la région, à la recherche de salaires urbains plus élevés. De ce fait, les petits propriétaires manquent de main-d'oeuvre, en particulier au moment des récoltes. Ils conservent donc une solide base d'autosubsistance et s'orientent vers les cultures commerciales aux débouchés les plus sûrs (café et apio jaune) à défaut d'être les plus rentables.

Cela explique assez largement l'échec - provisoire... - des responsables officiels dans leur tentative d'introduire et de développer des cultures plus spéculatives, après avoir installé divers petits systèmes d'irrigation. Ceux-ci, toutefois, aboutissent à une certaine redistribution des pouvoirs, qui pourrait aller jusqu'à l'affaiblissement de l'actuelle cohésion sociale.

RESUMEN

El Molino y su región en Los Andes de Merida da la prueba que aún los lugares más aislados de Venezuela sufren transformaciones profundas ligadas al crecimiento y a la diversificación del consumo urbano autorizado por la riqueza petrolífera.

Estos cambios provienen de las herencias y de la diversidad de situaciones locales. Los valles más elevados, más fríos, actualmente se encuentran valorizados con respecto a tierras más calientes gracias a sus posibilidades de cultivos de hortalizas de todas especies. Pero esos fenómenos no se observan de la misma manera : el aislamiento prolongado de la región de El Molino y el mantenimiento de dificultades en las comunicaciones conlleva en este caso un refuerzo del pequeño campesinado local. Las explotaciones más grandes se han dividido entre los numerosos descendientes de cada familia, mientras que los campesinos sin tierras abandonaban la región para ir a la búsqueda de salarios urbanos más elevados. Por ello los pequeños propietarios carecen de mano de obra particularmente en el momento de las cosechas. Ellos guardan entonces una base consecuente de autoabastecimiento y se orientan hacia los cultivos comerciales con salida más segura (café y "apio"), a pesar de ser los más rentables.

Esto explica suficientemente el fracaso - provisorio... - de los responsables oficiales en sus intentos de introducir y de desarrollar cultivos más especulativos luego de haber instalado varios pequeños sistemas de riego. Sin embargo, estos llegan a obtener una cierta redistribución de poderes que podría ir hasta el debilitamiento del actual cohesión social.

Le bassin du Río El Molino, d'une surface approximative de 15 000 ha, se situe dans une des régions parmi les plus isolées des Andes vénézuéliennes, celle des Pueblos del Sur, au sud-ouest de l'Etat de Mérida. En dépit de cette localisation défavorable, il connaît actuellement une profonde transformation, tout comme le reste de ce milieu montagnard.

En effet, celui-ci émerge d'une longue dépression, liée à l'effondrement de la culture du café dans les années vingt, après sa substitution par le pétrole dans les exportations nationales. Il a connu depuis une très forte émigration, sans que celle-ci aboutisse à son dépeuplement, grâce à une très forte natalité. La reprise actuelle s'appuie donc sur une société paysanne non disloquée. Elle trouve son origine dans une forte et croissante demande urbaine en produits maraîchers ou horticoles, dont les hautes terres, au-dessus de 1 800 m, disposent de l'exclusivité de culture.

Mais ce processus général ne produit pas nécessairement partout les mêmes effets. La bonne accessibilité de certains secteurs, jointe à de plus grandes surfaces disponibles, peut aboutir à la mise en place d'une agriculture fortement utilisatrice de main-d'oeuvre salariée, au profit d'une puissante classe de propriétaires aisés. Il en est ainsi dans la vallée de Bailadores, toute proche à vol d'oiseau, mais située sur l'axe central de communication des Andes. Au contraire, l'isolement prolongé de toute la région à laquelle appartient El Molino, seulement brisé depuis peu par la création d'une bonne route, tout en se combinant avec certains caractères particuliers, aboutit à des mutations différentes, sans qu'elles soient d'ailleurs spécifiques à ce terroir.

A - UNE AUTONOMIE DURABLE

1. L'occupation des milieux naturels

Les Andes vénézuéliennes se composent d'une mosaïque d'espaces marqués par la sécheresse (dans certains bassins intra-montagnards) et par d'autres, bien plus arrosés. Ainsi, pour arriver jusqu'à El Molino à partir de la route centrale (figure 1), on traverse toute une série de zones arides avant d'aboutir aux versants llaneros beaucoup plus humides où il se trouve situé. A partir de la ligne de crête, partiellement occupée par le Páramo, végétation d'altitude au-dessus de 3 000 m, on pénètre dans la selva nublada ("forêt nuageuse", très humide). La limite inférieure varie selon les expositions entre 2 400 et 1 800 m. Le reste des versants supporte une forêt de milieux plus chauds ("bosque siempre verde seco") traditionnellement plus attaqués par l'homme.

La géologie de tout le bassin apparaît très homogène avec des roches métamorphiques peu variées du Paléozoïque (formation Mucuchachi). Les paysages naturels se trouvent ainsi définis avant tout par les deux précédents types végétaux. Mais leur utilisation anthropique aboutit à quelques différences, bien que le dispositif d'utilisation soit à peu près partout le même, que ce soit pour la vallée principale ou pour ses affluents.

La selva nublada a longtemps constitué un des milieux parmi les plus répulsifs existants pour l'homme. Elle n'a été largement défrichée qu'au cours des dernières décennies pour laisser place aux pâturages, au point, dans certains cas, de ne subsister que par d'étroites lanières. Toutefois,

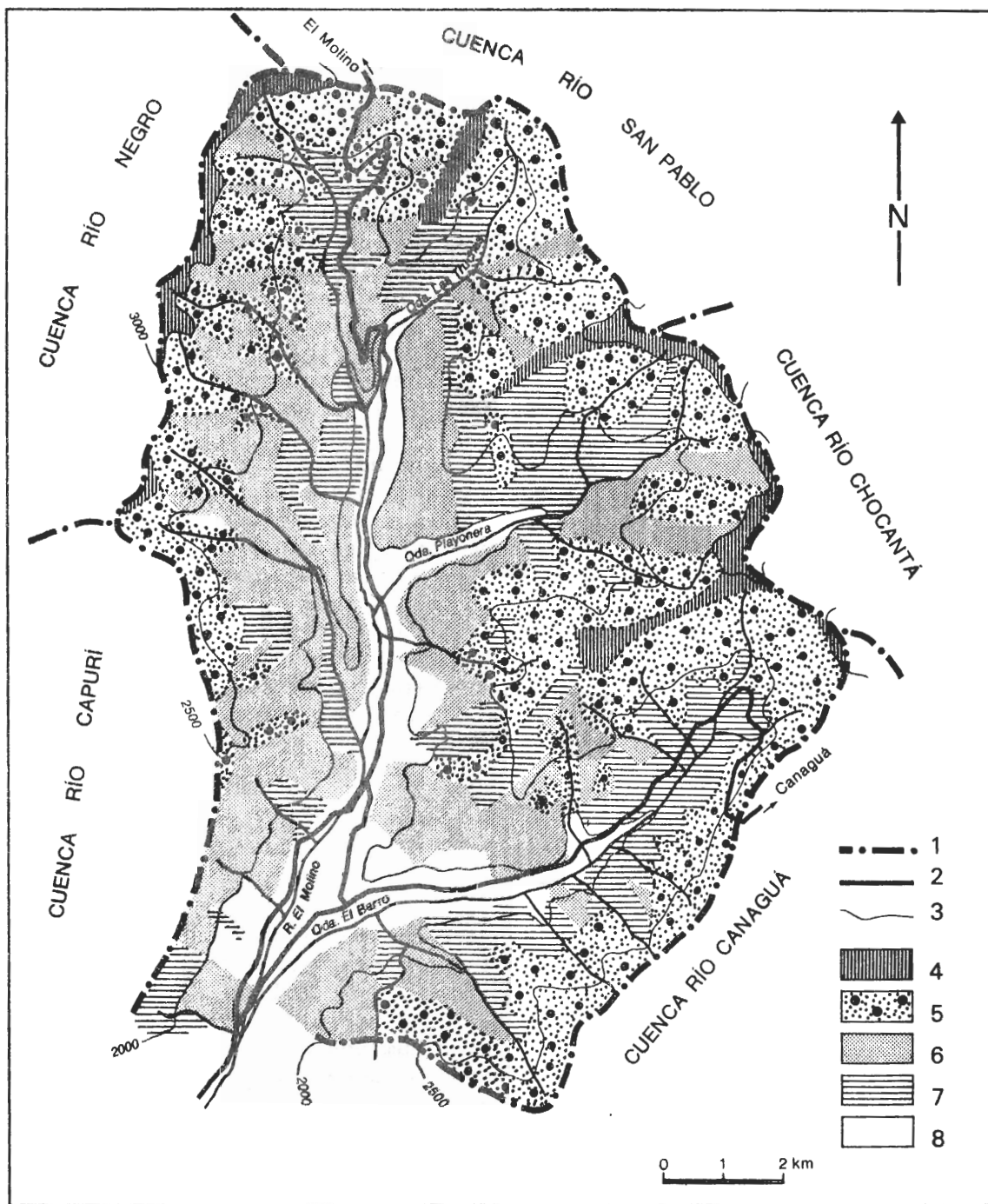


Figure 1 - Utilisation du sol dans les bassins supérieur et moyen du Rio El Molino

(auteur : M. Ataroff)

1. Limite des bassins-versants.- 2. Chemins carrossables.- 3. Courbes de niveau.- 4. Páramo.- 5. Forêt de brouillard.- 6. Utilisation extensive, parcours.- 7. Pâturages entretenus.- 8. Zone cultivée.

le processus de destruction semble stoppé et l'on ne distingue pratiquement pas de coupe récente. De plus, la forêt conserve de larges espaces vierges dès que l'on s'éloigne un peu des vallées principales.

Les herbages dominant durablement à mesure que l'on descend, jusqu'à la quebrada Las Truchas. A partir de là, bien que d'abord assez modestes, les cultures occupent certaines parties basses des versants, mais surtout les petits cônes de déjections et des lambeaux de terrasses. Le fond de la vallée reste occupé par des pâturages et les divagations du ruisseau. Les maisons, en général couvertes de toit de zinc (c'est-à-dire non traditionnelles, récentes) se localisent dans les endroits les plus bas, mais pas dans la vallée. Elles se trouvent déjà entourées par de petits cafetals, associant les caféiers à d'autres arbres fruitiers, aux bananiers, et même à quelques plants de maïs. Ils jouxtent de petites parcelles horticoles, association qui se répète à peu près partout.

En continuant de descendre, on remarque la perte progressive de l'importance du pâturage, largement gagné par la friche et la plus grande importance des cultures. A partir de El Molino, celles-ci occupent totalement terrasses et cônes. Elles bordent même localement le cours d'eau au niveau du village.

Toutes les vallées ne se trouvent pas occupées avec la même intensité. Les quebradas El Barro et El Playon concentrent, avec l'axe principal constitué par le Río El Molino, l'essentiel des 160 exploitations recensées empiriquement, même si l'on distingue un petit front pionnier à l'entrée de la quebrada Las Truchas.

2. La recherche de l'autosubsistance

La vallée de El Molino s'est trouvée doublement isolée jusqu'à une date récente. Elle était difficile d'accès, tout comme le reste des Pueblos del Sur, avant l'ouverture de la route actuelle. Mais, de plus, son altitude élevée, au-dessus de 1 800 m, la situait au-delà des grandes aires de production caféières du début du siècle. De ce fait, il semble bien que sa mise en valeur n'ait commencé que tardivement.

Il est assez simple de faire le tour de la documentation disponible sur le passé, même récent, des Pueblos del Sur : elle n'existe pas. Il faut donc recourir aux témoignages oraux des plus vieux, d'ailleurs très cohérents. Selon ces derniers, les espaces cultivés aujourd'hui ne sont défrichés que depuis quelques générations, par eux-mêmes dans la majorité des cas ou à la limite par leurs pères. Le café ne joue qu'un rôle très mineur dans leurs motivations, même dans les endroits les plus favorables. Ils recherchaient alors avant tout la plus grande autosuffisance alimentaire possible.

La plupart des versants couverts à présent de pâturages se trouvent ainsi cultivés en petits pois, pommes de terre et surtout en blé, malgré des conditions naturelles peu favorables en apparence. Tout cela, bien entendu, s'effectuant sur un mode très extensif. On déboise une parcelle pour la semer un an seulement en blé. Une récolte de petits pois suit parfois, mais le plus souvent le champ retourne à la friche pâturée durant une longue période, avant son éventuelle remise en culture.

Les quelques familles présentes tendent à couvrir sur place le maximum de leurs besoins : bois de chauffage, construction d'araires, culture de petits lots de canne à sucre et sa transformation, association culturelle variée (maïs-manioc par exemple). La très faible intensité se trouve en partie compensée par la sélection de la variété adéquate parmi le grand stock disponible, dont les semences n'ont disparu en général que depuis peu.

Les échanges commerciaux se trouvent donc réduits à leur minimum, à tel point que l'on ne parle encore que de pesos jusqu'aux années soixante. Cependant, certains produits doivent malgré tout être achetés (rouleaux de tissus). L'argent nécessaire provient partiellement de la cession d'excédents alimentaires éventuels destinés aux plus grands centres (caféiers) des Pueblos del Sur : Guaraque et Canagua. Mais la rentrée d'argent fondamentale est avant tout obtenue par un seul produit exclusivement destiné à la vente : le tabac.

3. Une exigeante culture commerciale : le tabac

Il garantit une certaine stabilité économique jusque vers 1960, mais au prix d'une très grosse dépense de travail familial. Les fonds de vallées lui sont consacrés, en alternance avec le maïs. Ces terrains, soigneusement préparés, reçoivent des plantules de 10 cm, élevées dans des semis. Les champs doivent ensuite être parfaitement entretenus pour prévenir toute diffusion de parasite. Après la récolte, on sélectionne les feuilles qui doivent être écrasées dans un pilon. Parallèlement, un grand tas de bois de chauffage a dû être amassé pour faire bouillir le produit pilé durant de longues heures, jusqu'à l'obtention d'une liqueur pâteuse. On fabrique alors une "cabuya", longue tige de feuilles sèches à l'intérieur de laquelle est amassée la pâte obtenue. Cette "cabuya" est enroulée et conservée pendant un an pour maturation, avant sa vente à un prix très modeste. En conséquence, cette spéculation a été abandonnée avec joie dès que d'autres sources de revenus sont apparues.

4. Une certaine homogénéité dans les conditions de vie

Les relations sociales entre les différents exploitants paraissent alors s'établir sur une base de solidarité et de complémentarité, à l'image de ce qui existe dans toute les Andes agricoles traditionnelles. La majeure partie des gros travaux s'effectue en commun : semence et récoltes, construction ou réparation de maisons, divers entretiens, etc... Les paires de boeufs se prêtent sans problèmes à ceux qui n'en disposent pas, moyennant une contrepartie en travail.

L'absence de circulation monétaire limite quelque peu l'expression de grandes différences de richesses. Tout le monde vit à peu près de la même manière, dans la même frugalité. Cela ne signifie pas toutefois l'inexistence d'inégalités entre les détenteurs des terres et les autres, métayers ou ouvriers agricoles, même si la réalité de ces derniers va jusqu'à être niée selon certains témoignages. Appréciations d'ailleurs contredites par d'autres qui précisent que les choses ont commencé à changer lorsque le prix de la journée de travail est passé à 5 bolivars, preuve de la présence d'un certain salariat, et d'un début d'intégration économique.

II - LA REVOLUTION DES ANNEES 70

1. Route nouvelle et apio jaune

Toutes les personnes interrogées s'accordent pour considérer que l'ensemble de la région s'est transformé à partir de deux phénomènes, l'introduction de nouvelles cultures et l'ouverture de la route.

Le chemin qui relie actuellement El Molino avec l'axe central de communication des Andes fut ouvert en 1970 au cours du gouvernement chrétien-démocrate de Caldera. On peut désormais transiter pendant toute l'année, y compris en saison des pluies et avec pratiquement tout type de véhicule. El Molino est ainsi un des premiers Pueblos del Sur à disposer d'une bonne voie de communication, même avant Canagua, la capitale du district, qui se trouve sur son prolongement. De ce fait, les transformations locales anticipent celles du reste de la région.

Mais cette ouverture ne fait qu'accélérer et amplifier un processus de transformations déjà en marche. Blé et tabac ne se cultivent déjà plus en 1960, tout comme les diverses variétés locales d'espèces cultivables, au profit des pâturages et des friches, puis de nouvelles spéculations.

Parmi celles-ci, l'apio jaune : "arracacha" (*Arracia xanthoriza*), un tubercule (qui n'a rien à voir avec le céleri, comme pourrait le faire croire une traduction littérale), très apprécié pour la soupe, prend une grande place. La diffusion se trouve favorisée par le fait qu'il se substitue à l'apio blanc, une de ces espèces locales, mais avec un cycle végétatif de deux ans, contre seize mois pour le premier, ce qui reste d'ailleurs très important. Beaucoup d'autres vallées andines d'altitude obtiennent deux récoltes par an, avec l'irrigation (pomme de terre en particulier). Elles n'ont ainsi aucun intérêt pour cette production. Au contraire, celle-ci s'adapte parfaitement aux conditions locales et aux traditions d'El Molino. En terme de travail investi, une charge de mule de tabac correspond à 50 sacs d'apio jaune. Celui-ci occupe donc à présent la majeure partie des terres planes et se trouve adopté par 75 % d'agriculteurs(1).

La culture ne nécessite que très peu d'investissements. On le plante en le combinant avec du maïs dont les déchets, après récolte, sont incorporés à la terre. Il faut d'ailleurs souligner qu'en aucun cas le maïs n'a été éliminé et qu'il reste à la base d'une autosuffisance alimentaire soigneusement préservée avec toujours banane, manioc, canne à sucre, voire même haricots et petits pois.

A tout cela, s'ajoute, malgré des conditions naturelles autrefois jugées défavorables, la progression des surfaces occupées par le café, beaucoup moins spectaculaire que celle de l'apio jaune mais tout aussi décisive et plus continue, grâce à la fermeté des prix depuis sept ou huit ans et à un débouché garanti. La compétence pour la terre avec l'apio jaune n'existe d'ailleurs pas, puisque le café occupe principalement les premiers versants, en association traditionnelle avec d'autres plantations (bananiers et autres arbres fruitiers). Le café de soleil, en monoproduction se répand encore très peu.

2. La poursuite de l'intégration par les plans de développement

Les vallées d'altitude capables de produire les cultures maraîchères exigées par la demande urbaine ne couvrent au total que très peu de surface. Les Pouvoirs Publics tendent donc à favoriser l'intensification maximale de ces petits terroirs. Celle-ci passe par l'installation de petits réseaux d'irrigation, bien adaptés à ces surfaces exigües, mais disposant de bonnes réserves d'eau.

Après les avoir développés dans le reste des Andes, les organismes compétents, et en particulier la "Corporación de Los Andes" (CORPOANDES) s'attaquent à présent au dernier potentiel régional constitué par les Pueblos del Sur. Les projets et les plans les concernant fleurissent désormais, alors qu'ils étaient pratiquement méconnus jusqu'en 1980 et que les rares personnes à les visiter avant cette date apparaissaient comme des individus aux idées saugrenues. Il est vrai que l'expédition n'était pas de tout repos.

Depuis, quatre projets d'irrigation ont vu le jour, uniquement pour le bassin du Río El Molino(2).

Tableau 1 - Surfaces irriguées dans la région de El Molino

	Nombre de parcelles	Nombre de propriétaires	Superficie moyenne par parcelle (ha)	Superficie moyenne par propriétaire (ha)	Surface totale (ha)
El Quebradon	42	14	0,7	2,1	21,07
El Molino- Río abajo	18	10	3,2	5,8	58,04
El Playon	23	16	1,6	2,3	37,25
El Barro	35	27	1,6	2,1	56,67
Total	118	67	1,5	2,7	181,03

Source : CORPOANDES (1980-1983)

Ces opérations permettent d'élargir le spectre des spéculations possibles, mais aussi de développer celles à cycle court, capables de produire deux récoltes par an, doublant ainsi la surface effectivement cultivée. Des programmes "conservacionistas" les accompagnent afin de lutter contre les risques d'érosion. Ils aboutissent à un certain remodelage des parcelles et à leur aménagement, en modifiant le drainage, l'empierrement, avec la construction de murs de contention formant à la longue des terrasses. Les

paysans effectuent eux-mêmes tous ces travaux, payés ensuite par les organismes responsables (au mètre cube de pierre pour les murs).

Ces pratiques, communes à toutes les opérations d'aménagement dans les Andes, se trouvent plus soigneusement observées dans le cas de El Molino. Elles font même l'objet d'un plan spécifique du Ministère de l'Environnement. En effet, toute la région se trouve incluse dans le bassin des Rios Caparo et Uribante sur lesquels on achève d'édifier un puissant complexe hydro-électrique devant produire 4 à 5 millions de Kwh. La crainte d'une excessive sédimentation analogue à celle existant au barrage de Santo Domingo dans les mêmes Andes (et qui le rend partiellement inutilisable) a donc conduit les autorités à faire scrupuleusement appliquer ces pratiques et à exercer une très grande vigilance contre la déforestation.

Tout cela tend à provoquer l'intégration de plus en plus poussée d'un ensemble jusqu'alors parmi les plus isolés. Mais les changements introduits, imposés, bien que de toute évidence irréversibles, n'aboutissent pas pour l'instant aux résultats les plus faciles à imaginer, c'est-à-dire à la concentration des terres et à la liquidation d'une part des exploitants.

III - UNE COMMUNAUTE DE PETITS PROPRIETAIRES

1. Une majorité d'exploitants directs

En l'absence de recensements agricoles récents, des enquêtes partielles donnent quelques aperçus chiffrés du type d'exploitation dominant. Pour la quebrada El Barro, on a la répartition suivante(3) :

propriétaires	85 %
métayers	9 %
occupants sans titre	6 %

Pour El Playon, un échantillon de 17 exploitations donne des résultats finalement assez peu différents(4) :

propriétaires	36 %
propriétaires et locataires d'autres terres	50 %
fermiers, métayers	14 %

La faible proportion d'agriculteurs sans titre de propriété apparaît ainsi comme un phénomène assez général. Les personnes interrogées le confirment sans aucune réserve et ajoutent en plus qu'il est très difficile d'obtenir de la main-d'oeuvre salariée, en particulier pour les grands travaux saisonniers (semence, récolte) et que cela limiterait l'extension des cultures pour ceux ayant plus de terres et ne pouvant les utiliser eux-mêmes directement.

La plupart des exploitants sont issus d'un très petit nombre de familles. Pratiquement toutes les personnes âgées déclarent que presque tous leurs nombreux enfants se sont installés à proximité, en général sur leurs terres. Ce phénomène se trouve illustré par la très grande fréquence des

mêmes patronymes dans le même lieu. Ainsi, parmi les bénéficiaires du système d'irrigation de la Quebrada El Barro, on rencontre 7 Contreras, 5 Gutierrez, 4 Mancilla, 3 Duran, etc... Après vérification, il s'agit bien de frères qui se sont répartis les terres paternelles.

La région n'a connu qu'un accroissement de population modéré, en dépit d'une haute natalité et du maintien de la majorité des fils de propriétaires. Cette situation ne peut s'expliquer que par le départ des paysans sans terres. Parallèlement, la division des terres entre les héritiers produisait une multiplication pouvant aller jusqu'à 5 des exploitations de la vallée.

On est ainsi passé d'une société avec de grandes différences, dans la tenure de la terre, mais avec une certaine égalité dans le niveau de vie, à une autre société établie fondamentalement sur des propriétaires sans grande différence de taille d'exploitation.

2. Une majorité de petits paysans

L'extension des surfaces utilisées peut être appréciée par les missions de photographie aérienne de 1952, donc avant les grandes transformations, puis de 1970. Il est assez facile, à partir de ce dernier document, de constater les éventuels changements douze ans plus tard en circulant dans la région. On constate ainsi que les grands défrichements de selva nublada datent d'avant 1952. Depuis, ils apparaissent moins importants au total que les récupérations de terres par les friches et la forêt. Ils sont d'ailleurs interdits. Au total, les terres d'usage agricole disposent pratiquement de la même surface qu'il y a 30 ans, en dépit des changements profonds dans leur usage.

L'augmentation du nombre des propriétaires s'effectue donc sur une surface identique. Les divisions après héritage ne peuvent donc que conduire à une très forte présence de petits paysans, confirmée par une enquête sur un échantillon de 60 exploitations.

Tableau 2 - Répartition des exploitations selon leur taille

Taille des exploitations (ha)	Nombre	Pourcentage
0,25 - 4,9	24	40
5 - 9,9	14	23,3
10 - 19,9	12	20
20 - 29,9	4	6,7
30 - 39,9	3	5
40 et plus	3	5

Source : UCV Universidad Central de Venezuela - Caracas

Près de deux tiers des exploitants ont moins de 10 ha. L'écrasante place des petits paysans se trouve donc confirmée. Toutefois, l'importance des trois plus grands pourrait faire croire à un contrôle d'une part significative de l'espace par ces derniers, puisqu'ils possèdent à eux seuls autant de terres que ceux de moins de 5 ha. Il semble pourtant que leur puissance soit bien moindre en réalité.

Tableau 3 - Utilisation des terres selon la taille des exploitations dans la quebrada El Barro (échantillon)

	0,1 à 4,9 ha	5 à 9,9 ha	10 à 25 ha	Total
Nombre d'exploitations	8	7	9	24
Surface totale (ha)	15,8	46,9	143,7	206,4
<u>Cultures annuelles (ha)</u>				
. total	4,9	10,8	20,3	36
. moyenne/exploitation	0,6	1,5	2,2	1,5
<u>Cultures permanentes</u>				
. total	7	10,3	30,6	47,9
. moyenne/exploitation	0,9	1,5	3,4	2
Pâturages (ha)	1,9	8,2	31,1	41,2
Forêts, friches (ha)	1,8	17,1	57,7	76,6

Source : Comité Conservacionista Quebrada El Barro, 1983

La proportion des terres d'usage agricole dans la Quebrada El Barro (fig. 2 A et B) représente 40 % du total pour les grandes exploitations. Elle s'élève à 60 % à El Playon. Inversement, les petites propriétés utilisent respectivement 51 et 77 % de leurs terres pour leurs cultures, permanentes (café) ou non. La part des terres inutilisées s'élève fortement en fonction de la taille des exploitations. En conséquence, même si les plus grandes disposent en termes absolus de plus de terres que les plus petites, la différence entre les deux catégories se restreint très fortement. Alors que l'écart entre la surface totale augmente de 1 à 5 ou 6, celui de la surface cultivée n'est que de 1 à 4 ou même 1 à 3 selon les lieux. Cela signifie que l'on a une gamme de propriétés allant pour leur très grande majorité de 1 ha à 4 ou 5 ha pour les plus grandes. Il existe une bien plus grande inégalité pour le contrôle des pâturages, pouvant aller de 1 à 15. Mais ces derniers présentent bien moins d'intérêt que les terres cultivées, même si la vente d'une tête de bétail procure une rentrée d'argent occasionnelle fort appréciée.

Au demeurant, les enquêtes des Comités "Conservacionistas" de Protection portent aussi sur les revenus de chaque exploitant. On ne saurait les utiliser qu'avec beaucoup de précaution. Elles semblent toutefois indiquer

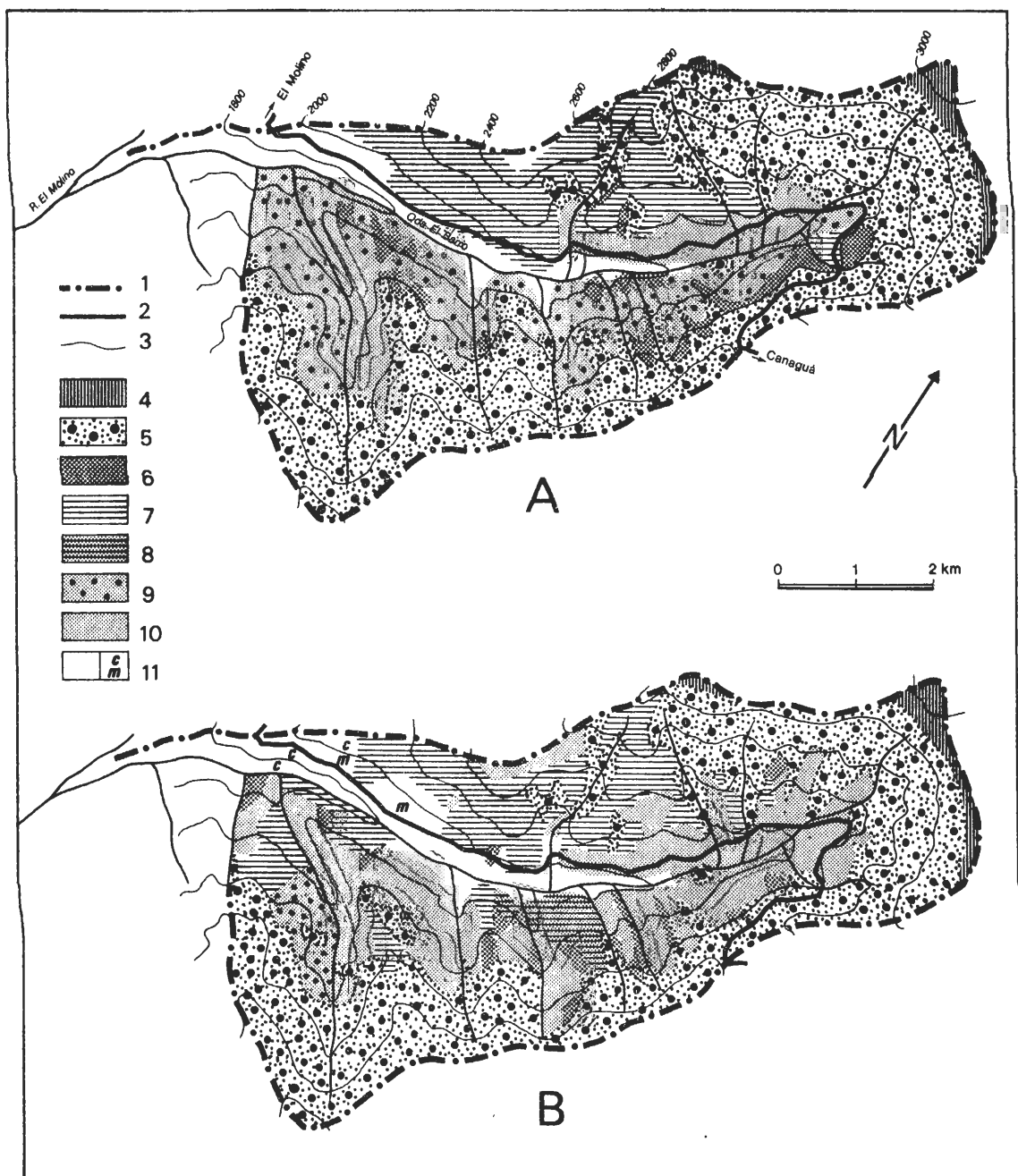


Figure 2 - Les transformations de l'utilisation du sol de 1952 (A) à 1984 (B) dans le bassin de Quebrada El Barro (auteur : M. Ataroff)

1. Limite de la vallée.-
2. Chemins carrossables.-
3. Courbes de niveau.-
4. Páramo.-
5. Forêt de brouillard.-
6. Forêt sèche sempervirente.-
7. Friches.-
8. Recolonisation par la forêt sèche sempervirente.-
9. Pâturages arborés.-
10. Pâturages entretenus.-
11. Cultures (c : café dominant, m : maïs dominant).

qu'il n'existe que peu de disparités entre ceux-ci et qu'elles ne sont pas nécessairement liées au contrôle de la terre. La réalité d'une société très égalitaire ne semble pas faire de doute pour l'instant.

IV - INTEGRATION OUI, SEGREGATION PAS ENCORE

1. Le maintien de certaines garanties de production

Jusqu'à présent, le fractionnement des exploitations ne va pas jusqu'à paupériser leurs tenanciers. Même avec des surfaces aussi petites, tout le monde s'accorde pour affirmer que l'on vit incomparablement mieux à présent que dans les années 70. D'ailleurs, il faut bien payer d'une quelconque manière le considérable parc des Toyota "Land Cruiser" quadritractées (modèle exclusif dans toute la région, à tel point que l'on peut légitimement considérer que l'essentiel des revenus de tout cet espace est approprié par cette société).

Tableau 4 - Les types de culture dans les quebradas El Playon et El Barro (échantillon)

	El Playon (ha)	El Barro (ha)	Total	
			ha	%
maïs	5	19,6	24,6	23
apio	3,6	8,4	12	11,2
ail	4,3	2,8	7,1	6,6
manioc	1,0	5,1	6,1	5,7
Total cultures annuelles	13,9	35,9	49,8	46,5
café	4,3	26,2	30,5	28,5
banane	5,2	18,3	23,5	21,9
canne à sucre	0,5	2,8	3,3	3,1
Total cultures permanentes	10,0	47,3	57,3	53,5
TOTAL	29,3	83,2	107,1	100

Source : Fiches des "comités conservacionistas", 1983.

Cet état de choses tient en grande partie au fait que les deux grands produits commerciaux ne connaissent que des fluctuations de prix assez modérées et protègent non seulement les exploitants de différences annuelles trop meurtrières, mais qu'elles leur assure en même temps la certitude d'un bon approvisionnement en produits vivriers, puisqu'ils sont tous deux cultivés en association.

Précisément, les orientations que les organismes de planification cherchent à promouvoir risquent de faire disparaître ces garanties. L'intensification souhaitée va vers une monoproduction plus rentable, mais plus risquée. Elle n'a pas de ce fait obtenu de succès décisif, malgré les progrès de l'ail dans la quebrada El Playon. Cela semble tenir plus particulièrement à certaines difficultés de commercialisation, méconnues pour le café et l'apio jaune. L'éloignement relatif des réseaux de collecte semble ici conserver de l'importance. Les "camioneros" (collecteurs indépendants) maintiennent une certaine répugnance à se perdre dans ces confins et préfèrent leurs réseaux traditionnels. Or, les récoltes de produits maraîchers ne peuvent attendre longtemps et certaines se sont perdues pour cette raison. Cet état de chose complique bien évidemment la tâche des promoteurs de l'irrigation, qui ne peuvent rien contre ce problème.

2. L'émergence d'un nouveau système de pouvoir par l'irrigation

Malgré ses limitations, l'irrigation se développe progressivement avec des effets divers.

A El Quebradon, les déficiences techniques du réseau mis en place (tuberie défectueuse, absence de réservoir intermédiaire visant à réduire la pression dans les tubes) provoque une série de difficultés(2). Le président du comité d'irrigation se plaint du manque de participation de la part des bénéficiaires et des problèmes pour percevoir les 10 bolivars mensuels (environ 10 F) destinés à la maintenance, pour les soudures en particulier. Selon lui, le système mis en place ne se maintient que... parce que lui-même en a besoin durant la saison sèche. Il est majordome du propriétaire disposant du plus grand nombre de parcelles irriguées (9 ha répartis dans les quatre périmètres).

Pour El Molino - Río Abajo, les problèmes apparaissent différents. La partie haute contrôlée pour moitié par seulement deux bénéficiaires, s'est orientée vers la culture intensive de la pomme de terre, fortement consommatrice en eau. Celle-ci n'arrive donc pas en quantité suffisante dans les parties basses, les autres exploitants devant brancher leur réseau sur d'autres sources, beaucoup plus aléatoires.

Au contraire, le système de El Playon semble faire l'unanimité. Il se compose de quatre unités indépendantes de 9 ha chacune. Bien qu'il s'agisse des installations les plus vieilles, il ne connaît que très peu de défaillance technique et la répartition de l'eau s'effectue bien. On répare collectivement lorsque les besoins s'en font sentir. Ce fonctionnement, sans heurts, a favorisé la diffusion de l'ail dans cette vallée, qui, dès à présent, assure les meilleurs revenus.

Ainsi, tout en valorisant très fortement les parcelles aménagées, l'irrigation accroît les différences sociales et territoriales. Certains exploitants favorisés à l'intérieur d'un système donné tendent à former une catégorie de privilèges dotés d'un certain pouvoir et entraînent une dissociation d'intérêts, une perte de cohésion communautaire. Inversement, lorsque les bénéficiaires se répartissent de façon à peu près uniforme, on assiste au renforcement de la solidarité collective. Les nouvelles relations de pouvoir n'apparaissent donc pas encore très convergentes, mais elles se développent.

CONCLUSION

L'organisation spatiale des Andes vénézuéliennes se trouve fondamentalement déterminée par la présence des terres à café. Celles-ci concentrent toujours la majeure partie du peuplement et surtout pratiquement tous les petits centres urbains. Les terroirs situés plus en altitude n'ont longtemps constitué que des appendices marginaux, capables, au besoin, de servir de réservoirs de produits vivriers. Ainsi, El Molino s'est trouvé doublement isolé, comme haute terre et comme bassin appartenant lui-même à une région très difficile d'accès.

La situation actuellement s'inverse. Même si les zones caféières retrouvent une activité certaine, elles se trouvent surclassées en intérêt par ces hautes vallées, potentiellement plus intéressantes. Celles-ci passent de terres marginales à celles de zones dotées d'un très fort dynamisme.

Mais celui-ci ne peut effacer les héritages du passé récent. En dépit de l'énorme amélioration dans les communications, le bassin de El Molino reste relativement difficile d'accès et sans réservoir de main-d'oeuvre (les Colombiens ne viennent pas jusque là). Il demeure excentré vis-à-vis des lieux de commercialisation. Ces conditions locales ont provoqué le renforcement d'une communauté des petits exploitants en faire-valoir direct orientés vers des cultures peu exigeantes en main-d'oeuvre et de commercialisation assurée. De ce fait, l'intensification et la monoproduction connues en d'autres lieux ne peut se réaliser selon les mêmes critères.

Il s'agit là de la situation présente, peu stabilisée. La différenciation sociale peut s'accroître par l'intermédiaire de l'irrigation et produire la disparition des exploitants les plus vulnérables, obligés soit de vendre leurs terres et leur force de travail, soit de reprendre les chemins de l'exode rural, suivis par les ouvriers agricoles de la précédente génération.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. PEREZ LA FE (Coord.). Diagnostico agroeconómico y social de El Molino y sus areas de influencia (Pueblos del Sur, Estado Mérida). Maracay, UCV, Facultad de Agronomia, 1980, 192 p.
2. SOTO, P. Diagnostico de algunos sistemas de riego construidos por CORPO-ANDES en los pueblos del Sur del Estado Mérida. Sector el Molino, Mérida, ULA, Facultad de Ciencias Forestales, Escuela de Geografia, 1984.
3. PAZ, I. Proyecto de desarrollo integral : quebrada El Barro. Mérida, CORPOANDES, 1983.
4. MUSICA, R. et ROSAS, N. et JARAMILLO, L. Diagnostico de la aldea el Playon, Maracay, Estado Mérida, UCV, Facultad de Agronomia, 1980, 134 p.